

# Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

La vie et la vérité triomphent des dieux, des institutions et des hommes.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an . . . . .	6 fr. . . . .
Six mois . . . . .	3 fr. . . . .
Trois mois . . . . .	1 fr. 50 . . . . .

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal

à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . .	8 fr. . . . .
Six mois . . . . .	4 fr. . . . .
Trois mois . . . . .	2 fr. . . . .

## L'Internationale

L'Association Internationale Antimilitariste issue du Congrès d'Amsterdam est en bonne voie de réussite. A peine formée, cette organisation paraît devoir attirer toutes les énergies et toutes les intelligences combatives. L'idée a séduit les militants trop longtemps occupés à égarter sur des mots et à couper les cheveux en quatre.

L'Internationale, en effet, offre un terrain d'action nouveau sur lequel peuvent se manifester en pleine liberté toutes les tendances révolutionnaires. Seuls, quelques dogmatiques, planant sur les vertigineuses hauteurs de l'Absolu, soulèveront des objections ; seuls, quelques cerveaux étroits chez lesquels le paradoxe prend des allures géométriques, peuvent formuler de vaines critiques. Ce n'est pas cela qui empêchera l'Internationale de vivre et de passionner les esprits.

Il faut cependant se mettre en garde contre certains errements et se précautionner contre certains éléments. Si libre que puisse être l'Internationale, il ne faut pas qu'on oublie que sa seule raison d'être est l'anti-militarisme et que vouloir la diriger dans tout autre sens, c'est la vouer à un échec certain.

On le sait, ce n'est pas la première fois qu'un essai d'entente internationale entre les travailleurs des différents pays vient d'être tenté. Ce qu'on sait, moins c'est que, bien avant l'Internationale de Karl Marx, une tentative du même genre, élaborée sur des bases plus larges, échoua aux environs de 1853. Mme Flora Tristan, auteur d'un livre, *L'Union ouvrière*, où elle s'efforçait de démontrer l'universalité des intérêts ouvriers, lança la première cette idée d'une association internationale. Dans le programme inaugural, on pourra lire ceci :

« Le but de la Société est de propager les principes de révolution sociale, de travailler activement par tous les moyens en son pouvoir et d'arriver ainsi à établir la République démocratique sociale universelle. »

Cette déclaration était déjà suggestive pour l'époque et nos modernes collectivisistes ne tiennent pas un langage sensiblement différent ; mais l'exposé des principes qui suit les trouverait sans doute plus liées :

« La Société comprend ainsi les principes de la République sociale :

« Négation absolue de tous les priviléges, négation absolue de toute autorité, affranchissement du prolétariat. Le gouvernement social ne peut et ne doit être qu'une administration normmée par le peuple, soumise à son contrôle et toujours révocabile par lui. »

« Nous ne demandons pas l'aide de la bourgeoisie pour accomplir la révolution sociale et nous sommes persuadés que si nous la demandons, nous l'obtiendrons pas. Ce que nous avons à faire, c'est de nous en rapporter à personne qu'à nous mêmes. La fraternité n'est qu'une illusion stupide là où la société est organisée en classes ou en castes. »

Ce manifeste réunissait les signatures de Claude Pelletier, auteur d'*Alercatie* et d'un dictionnaire socialiste ; Dejacques, poète de l'*Humanisphère* et du *Libertaire* ; Ernest Jones, J. Yung, etc.

Ce projet venait trop tôt dans une société insuffisamment préparée, au milieu de travailleurs trop peu conscients de leurs intérêts. Il échoua naturellement.

Cette idée d'une association internationale fut reprise en 1862, à l'occasion de l'exposition de Londres où se rencontrèrent les délégués des différentes nations. Tout d'abord, les Français ayant observé que les ouvriers anglais produisaient à meilleur marché et que leurs salaires étaient cependant supérieurs, voulurent se rendre compte des raisons de cette anomalie qu'ils découvrirent dans les Trade's unions ». Ils résolurent aussitôt de tenter une organisation du même genre et intéresseront à leur tentative, le gouvernement impérial. Quelques-uns, dont Tolain, futur sénateur, repoussèrent toute intervention de l'Etat et se groupèrent pour étudier la constitution future de la Société. Ce furent les véritables fondateurs de l'Internationale.

Le 28 septembre 1864, dans un meeting public organisé à Saint-Martin-Hall, les représentants ouvriers de plusieurs nations européennes se trouvèrent réunis. Les bases de l'Association furent jetées. Un congrès fut décidé pour 1865 et le bureau fut ouvert à Paris, rue des Gravilliers.

Karl Marx fut un des rédacteurs des

considérants, aidé en cela par les mutualistes dont on sent l'influence et par Rodbertus, qui apporta la conclusion. Ces considérants proclamaient : « Que l'émancipation des travailleurs doit-être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ; que l'émancipation du travail n'étant un problème ni local, ni national, mais social, embrasse tous les pays dans lesquels la vie modeste existe. »

Le premier manifeste contenait cette déclaration où l'on retrouve encore la phraséologie des poudroniens : « Ils déclarent que cette association internationale, ainsi que toutes les sociétés ou individus y adhérent, reconnaîtront comme devant être la base de leur conduite envers les hommes, la vérité, la morale, la justice, sans distinction de couleur, de croyance ou de nationalité. »

Enfin, dans une circulaire inaugurale, le conseil général de l'Association précisait : « La conquête des pouvoirs publics est le premier devoir de la classe ouvrière... »

Cette prétention devait amener plus tard une obstruction sérieuse de la part de Bakounine, qui, doué d'une activité prodigieuse, d'une ardeur extraordinaire, réussit à éliminer Karl Marx et à scinder l'Internationale en deux.

De ce rapide exposé historique, il ressort clairement que l'Internationale ne pouvait aboutir. Elle abordait de front toute une série d'immenses problèmes qui se dressent devant l'humanité. Elle posait le problème de la rénovation de la société dans toute sa grandeur et donnait son attention à toutes les questions. Trop vaste devait être son action, qui soulevait par contre trop de contradictions et trop de divergences. De plus, elle admettait encore les moyens politiques.

La nouvelle Internationale est trop prévenue pour ne pas éviter ces écueils. Loin de vouloir embrasser tous les problèmes et tout enfermer en une formule, elle a résolu, au contraire, d'attaquer le vieux monde par un seul côté. Ses coups seront dirigés uniquement contre l'institution militaire, clef de voûte de l'édifice.

Tous les moyens de propagande antimilitariste, l'Association devra les admettre, aussi bien la désertion que la propagande à la caserne, et bien se garder de formuler une règle de combat unique.

La résistance passive, cependant, moyen idiot de tartufes aux abois, devra être écrite comme un ultime essai de déviation et de désorganisation.

Ce qui distingue justement notre Association des précédentes, c'est que non seulement elle refuse de se cantonner dans des formules faciles et toutes faites, mais c'est qu'encore elle ne se contente pas de dissertations et de discussions fertiles peut-être mais toujours insuffisantes, quand elles ne précédent pas une action sérieuse. A la force organisée, elle répondra autrement que par des manifestes et des parades. S'avançant par expérience qu'on ne réussit que par la violence, elle dressera la force au service d'idées justes contre la force armée que détiennent les maîtres.

L'Association internationale antimilitariste a très bien compris cela comme on peut s'en rendre compte par l'examen des statuts. Antimilitariste surtout et avant tout, elle dirigera le combat contre le militarisme et elle usera de tous les moyens que lui offriront les circonstances. Le monstre à terre, le reste viendra tout seul.

Dans telles conditions et avec les éléments qui la composent, il est impossible que notre Internationale n'aboutisse pas. En dépit de certaines râilleries intéressées, son action se fera sentir avant peu.

Victor MERIC.

L'abondance de copie nous oblige à renvoyer à la semaine prochaine une intéressante étude sur le mouvement anarchiste en Russie. Cette étude vient à son heure au moment où un socialiste russe se fait interviewer par le *Matin*.

### C'est Jaurès qui a raison !

Il faut répudier la tactique enfantine et déshonorante qui consiste à refuser toute valeur à un adversaire. Cette valeur constitue un danger qu'on ne conjure pas en le niant.

Pour ma part, bien que ne partageant nullement les idées de Jaurès et redoutant sincèrement l'affroyable collectivisme dont il nous menace, je crois naïfs (dussé-je m'attirer la colère des purs) de ne pas vouloir reconnaître son intelligence et son talent.

Nous devons même lui savoir gré de la logique avec laquelle, hier encore, au Congrès d'Amsterdam, il a placé la discussion

sur son véritable terrain en donnant sa vraie place au socialisme d'Etat. Le socialisme parlementaire n'est pas, ne peut pas être révolutionnaire. Voilà ce qui ressort très clairement des arguments exposés par Jaurès.

Il a absolument raison.

Comme le disait tout dernièrement *National* dans *l'Européen* « les parlements sont toujours conservateurs » ; le socialiste qui accepte d'y entrer fait preuve d'un illégitime incohérence en s'arrêtant à mi-chemin et en répudiant toute participation aux besognes ministérielles.

Lorsqu'ils ne sont pas des sots, c'est qu'ils jouent la fable du « Renard et des raisins » : ceux qui, installés dans un fauteuil du Palais-Bourbon ne peuvent supporter la vue d'un portefeuille.

Lorsqu'on considère que « la conquête du pouvoir politique est le moyen par excellence par lequel les travailleurs peuvent arriver à leur émancipation », (1) on n'a aucune raison sérieuse pour s'arrêter à la porte d'un ministère.

Non, la social-démocratie n'est pas révolutionnaire. Quand un courant est trop fort, elle a la sagesse de comprendre qu'il serait inutile et qu'il pourrait être dangereux de vouloir le remettre.

Elle applique les réformes rendues nécessaires par un mouvement d'idées qu'elle a pu parfois propager mais qui, en tous cas, fut toujours créé en dehors des parlements.

Si Jaurès n'a pas été jusqu'à reconnaître ce rôle purement passif de la politique socialiste, il a du moins très justement dénoncé l'inconséquence des quidistés. Et c'est parce qu'il a émis une vérité que la majorité s'est élevée contre lui.

Il n'est pas sans intérêt de constater combien sont nombreux ceux qui ont encore besoin de se courir d'originaux révolutionnaires pour être pris au sérieux.

Convaincus que la vérité n'est jamais contraire à notre véritable intérêt, nous devons préférer une franchise hostile à l'hypocrate duperie des ménageurs de chèvres et de choux (2).

Francis.

### Hors de la Tour d'Ivoire

Le camarade Villeméjane m'écrit :

au camarade Malato.

#### L'ABSTENTION FACILITE-T-ELLE L'ÉVOLUTION ?

Me basant sur la deuxième phrase de ton dernier article (avant-dernier paragraphe) ainsi écrit : « J'encornerai une vérité de La Palisse en ajoutant que nul n'est infallible, mais a droit à la discussion loyale et même courtoise de ses idées » pour le communiquer les miennes.

Tout d'abord, je suis d'avis que l'action politique ne doit pas être dédaignée comme moyen d'agitation ou d'évolution, pas plus que l'action directe ou économique. Tous les moyens me paraissent utiles à différents titres.

Dans ta réponse à Georges Paul et aux participants du suffrage universel comme moyen d'évolution, tu leur demandes ce qu'ils pourraient faire et tu ajoutes : « Tout au plus pourriez-vous chercher à rognier de ci de là quelques articles de loi ou protester de temps à autre contre les arbitraires policiers. » Il me semble que ce ne serait pas inutile.

Et si, le cas se produisait, un anarchiste parvenait à justifier les actes de Reinsdorf, Lieske, Pallas, Vaillant, Emile Henry, Caserio, Angiolillo, Bresci, Czolgosz, y compris les actes des pendus de Chicago, des garrottes de Xères et des fusillés de Montjuich, ne trouvez-vous pas qu'il ferait de la bonne besogne, surtout s'il contribuerait à abroger les lois scélérates, qui ne le sont pas ? N'est-ce pas le but des conférenciers anarchistes de propager l'idéal anarchiste.

Je ne le pense pas ; il me paraît même impossible de le prouver.

Or, tout anarchiste ou révolutionnaire, n'est-il pas, en préparant la révolution, partisan de l'évolution ? Évidemment, oui.

Dès lors, n'est-il pas logique que les uns et les autres votent dans ce but ?

J'ai bien écrit qu'Elisée Reclus a écrit : Déléguer son pouvoir, c'est le perdre. Voter, c'est s'avilir. J'ai même écrit un développement de cette idée en vers libres : Pour l'électeur. Mais je sais aussi

(1) Motion adoptée au Congrès International Socialiste de Londres (1896).

(2) A cet égard, le Congrès d'Amsterdam comporte plus un enseignement. Retenons, par exemple, l'aveu du citoyen Vlgen qui fit repousser la proposition Altemann (tendant à protéger dans toutes les nations la mise à l'étude de l'organisation rationnelle et méthodique de la grève générale internationale) en faisant valoir que l'adopter « ce serait revenir à des méthodes condamnées depuis longtemps déjà ».

C'est vrai, la réalisation de la grève générale n'ira pas sans violence. C'est un moyen révolutionnaire auquel la social-démocratie doit logiquement renoncer.

qu'abdiquer son pouvoir (fût-il éphémère), c'est le perdre plus sûrement encore et que ne pas voter c'est anéantir pour un moment sa volonté.

De plus, comme l'élément rétrograde ou réactionnaire n'observerait pas la même indifférence pour le choix des gouvernements, PUISQUE GOUVERNANTS IL Y A, BON GRE MAL GRE, peut-on douter que le progrès n'en subisse un retard considérable.

Enfin, n'est-il pas raisonnable de penser que plus l'évolution sera grande, moins la révolution sanglante, toujours regrettable, sera forte ?

C'est pourquoi nous sommes d'avis, ceux qui ont ces idées-là et moi, que, dans certains cas, le vote peut être utile à l'émanicipation humaine, alors que l'abstention platonique facilite la réaction.

N'est-ce pas le vôtre ?

Cordialement. E. VILLEMEJANE.

J'ai tenu, c'était d'une loyauté élémentaire, à reproduire *in-extenso*, la lettre de Villeméjane, avant de lui répondre. Mais les colonnes du *Libertaire* étant d'une longueur limitée, je me vois forcé de résumer ma pensée.

Nous ne devons ni nous inféoder aux politiciens professionnels, ni en créer ; nous devons travailler à éliminer la structure politique de la société, pour la remplacer par une simple structure économique, un réseau d'associations, dont la conférence sera partout, et le centre nulle part. Mais nous devons, sous peine de vivre dans la lune, nous occuper des faits politiques. L'acte d'Angiolillo, celui de Bresci, celui des exécuteurs de von Plehve, sont généralement qualifiés de faits politiques : Doivent-ils nous être indifférents ? Nous faut-il ignorer l'alliance franco-russe, l'antisémitisme et la guerre russo-japonaise ?

Ne nous désintéressons pas des faits politiques, mais ne nous engageons point dans l'engrenage parlementaire. Notre force morale, celle qui nous a maintenus vivants dans le globe entier, en dépit des persécutions, est d'être restés un parti de lutte et de protestation antiparlementaire.

Quant à croire qu'on pourrait faire l'apologie de Reinsdorf, Lieske, Pallas, etc., à la Chambre, c'est une illusion. Nous n'avons pas d'autre à inoculer par l'apport d'un jeune élément une sève nouvelle à un organisme bourgeois et vicieux, que nous voulions détruire.

Soyons actifs, — chacun de nous devrait se faire centre d'activité — mais non en abdiquant notre initiative en faveur des députés qui, devenus des bénéficiaires de la société actuelle, ont tout intérêt à la conserver.

Les députés anarchistes, si pareille monstruosité pouvait se concevoir, s'opportuniteraient vite ou peu à peu, tout comme les députés socialistes, et ceux-ci suffisent à notre bonheur. D'autre part, rien ne compensera le mortel discrédit où tomberait dans l'esprit de tous un parti qui, après avoir stigmatisé les pécheurs de mandats, se mettrait à en fabriquer.

Les socialistes nomment des députés. Sont-ils actifs pour cela ? Non. Les groupes socialistes ne font rien, ne comptent pas : ils s'incarnent en leurs mandataires qui en sont à prêcher la sagesse, la légalité, le

notamment à propos du vote portant sur des résolutions à prendre au sein d'un groupement, avec la faculté pour la minorité soit d'accéder aux décisions de la majorité soit de réaliser à côté son idée. Ce vote, là, auquel des groupements pourront vraisemblablement recourir comme méthode de travail dans la plus libertaire des sociétés, n'a rien de commun avec la délégation de pouvoir, l'abdication en faveur d'un maître élu.

Mais je crois qu'en voilà assez sur ce sujet. La duplice va s'écrouler, grâce au canon des Japonais, sans que les révolutionnaires aient eu l'honneur de lui porter le moindre coup. Et maintenant le voyage du roi d'Espagne se prépare : le représentant du régime de l'Inquisition, le souverain de Montjuich, de la Mano Negra et d'Alcalá de Valle, va venir à Paris, alors que les prisonniers pénitentiaires regorgent, que des hommes comme Claria sont condamnés à dix-huit ans de prison et six d'exil pour délit de presse et que notre camarade Loizel, gérant de l'"Espagne Inquisitionnaire", est arrêté préventivement par la police française.

Anarchistes qui ne votez pas et ne craignez point de poser votre candidature à la prison, ne vous dites-vous pas qu'on pourrait d'ores et déjà préparer la réception de Sa Majesté Alphonse XIII.

Ch. Malato.

#### LA

### LOI DES ATTRACTIONS

Tout le monde a plus ou moins entendu parler de cette loi naturelle, ainsi formulée par les astronomes :

"Les corps planétaires s'attirent réciproquement les uns vers les autres en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré des distances."

Ce qui, traduit en langage ordinaire, signifie que les planètes s'attirent avec d'autant plus de force qu'elles sont plus volumineuses et plus rapprochées les unes des autres.

Cette loi de la nature ou, comme disent les philosophes, cette propriété de la matière, que l'on appelle l'attraction, ne se borne pas à agir sur les corps inertes ; elle préside à tous les rapports qui existent entre les êtres et constitue vraisemblablement le principe du mouvement indéfini qui est la condition même de la vie et des transformations successives.

Privee de mouvement, la matière reste à l'état d'inertie. Dès qu'elle s'anime sous l'influence d'agents extérieurs tels que la chaleur et l'électricité (qui ne sont peut-être que les manifestations d'une force unique), elle revêt successivement les formes les plus variées et se prête aux modifications infinies dont l'homme sait tirer parti pour ses besoins personnels.

Les êtres animés, plus élevés dans l'échelle végétale ou animale, obéissent à des impulsions analogues ; mais c'est surtout chez l'homme que ce principe produit les effets les plus surprenants, soit qu'il excite l'activité individuelle, soit que, sous le nom de passion (sympathie ou antipathie), il transforme du tout au tout les individus les plus indifférents.

En effet, prenez un homme dans l'état d'inertie ou de passivité. Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne ; c'est à peine si les besoins les plus pressants de l'animalité suffisent à lui communiquer l'énergie nécessaire pour résister aux causes les plus imminentes de destruction.

Que ce même homme, au contraire, soit sous l'empire d'une excitation violente, d'une passion, il accomplira des prodiges, et fera l'impossible. Mais pour échapper à cet état d'indifférence, d'inertie, de torpeur, il faut qu'il soit acteur de lui-même, c'est-à-dire actif, pour qu'il puisse développer ses facultés. Dès qu'il redévie passif, il tombe dans l'état de langueur primaire.

Ceci s'entend à tous les points de vue, aussi bien au physique que sous le rapport intellectuel et moral.

"La raison seule n'est point active" (a dit J.-J. Rousseau).

Le mouvement, l'activité, la passion : c'est la vie et la production ; l'immobilité, l'inertie, la passivité : c'est la mort et le néant.

Il importe donc au plus haut degré que chaque être humain soit actif puisque ce n'est que dans cet état qu'il peut être heureux personnellement, transformer utilement la matière et travailler efficacement au bonheur de ses semblables.

Si ce droit à l'activité n'existe que pour une minorité, la majorité s'abaisse honteusement sous le poids de son inertie ; de là désordre, chaos, activités dévoyées ne s'exerçant plus qu'au profit du mal, au mépris de la logique et de la raison.

Tel est, en effet, l'état que nous présente la Société actuelle : Un petit nombre d'individus se donnant libre carrière au milieu d'une masse passive ou ne déployant son activité qu'au mépris des lois naturelles.

Chaque être humain constitue une force, un levier qui, bien préparé, doit produire son effet utile et qui, au contraire, livré au hasard, ne sera qu'à enrayer le mouvement et à troubler l'harmonie.

Comment veut-on que des êtres chez lesquels on a brisé le ressort moral et qui n'ont que la force de se laisser vivre, sans avoir même l'énergie d'un suicide, puissent contribuer au bien général ?

Combien compte-t-on d'individus ayant la vocation du métier qu'elles exercent ? Que de forces perdues, gaspillées sans profit pour personne !

Que peut-on attendre de millions de travailleurs qui ne se livrent à un travail que par nécessité et qui n'ont ni goût ni aptitude pour la profession qu'ils exercent quand elle ne leur inspire pas la plus vive répugnance ?

A la rigueur, tout travail utile et indispensable peut être accompli, sinon avec amour, du moins avec résignation et même

un certain entrain s'il n'est ni insalubre, ni répugnant, ni périlleux, ni trop pénible, surtout lorsque sa durée est modérée et que la rétribution est remuneratrice ; mais il n'en est pas de même dans des conditions contraires.

Quel goût veut-on que l'on professe pour des travaux insipides par eux-mêmes tels que des comptes ou des formules administratives et judiciaires qui jurent avec le bon sens ?

Le dégoût arrive alors au paroxysme lorsqu'on a la conscience de se livrer à une occupation inutile ou même nuisible.

Quel enthousiasme peut éprouver celui qui ne fabrique que des choses nuisibles en elles-mêmes ou par l'emploi qui en est fait ? (par exemple tout ce qui sert à la guerre, à l'exploitation des prolétaires, à l'orgueil des riches, au maintien de l'autorité).

Mais les trois quarts des choses que l'on fait, bien qu'utilles en elles-mêmes, comme les aliments, les meubles, les habillements, les habitations, etc., ne sont-elles pas destinées à entretenir des oisifs, des exploiteurs de tout acabit ou ceux d'entre les ouvriers qui travaillent pour eux ?

Les domestiques, les gens de service, beaucoup d'employés, de commis, de clercs d'études, de professeurs et d'ouvriers ne sont-ils pas astreints, la plupart du temps, non pas même à faire un travail utile, mais à gaspiller leur temps et leurs forces en attendant le bon plaisir de leurs chefs ou patrons ?

Souvent un exploitant laisse ses subalternes dans une oisiveté forcée, uniquement pour les démolir, pour leur faire sentir le poids de leur propre inutilité et leur donner à comprendre que leur existence et celle de leur famille dépendent uniquement de son bon plaisir !

Combien se mangent le sang les malheureux contraints par la nécessité de subir ces traitements indignes !

On fait faire un travail pressé, on fait passer les nuits ; puis, quand tout est terminé, on laisse le travail en plan dans l'unique but de mater les subalternes.

On les loue d'une maladresse ou d'une chose qui n'exige aucune intelligence.

Par contre, on leur tend des pièges ; on les blâme d'une faute qu'ils n'ont commise que par suite d'un renseignement incomplet ou erroné qu'en leur a intentionnellement fourni.

De tout ce qui précède, il résulte que l'ordre véritable et la pacification universelle ne peuvent avoir lieu que par suite du triomphe de l'anarchie, qui ne contraindra personne et permettra à chacun de manifester ses sentiments et d'exercer ses facultés en n'en exposant aucun à mourir de faim.

Reste à savoir si cette transformation sociale se produira naturellement ou par la violence ; c'est ce qu'il est difficile de prédire avec certitude.

Atome.

### Causerie ouvrière

#### Le Congrès de Bourges

Le Congrès de Bourges où sera représentée la majeure partie des syndicats adhérents à la Confédération générale du Travail, nous promet de chaudes et si-gnificatives discussions.

Il paraît que les révolutionnaires du syndicalisme et particulièrement les libertaires y vont passer un vilain quart d'heure.

Tout ce que la Réaction hypocrite a pu grouper d'individus arrachés aux transes de la misère ouvrière par des situations ou des promesses de situation ; tout ce que le fromagisme syndical n'a pas eu de peine à corrompre définitivement par des rétributions scandaleuses payées par les cotisations d'ouvriers qui peinent pour des salaires quotidiens de 6 à 8 francs par jour, sans tenir compte des chômage répétées et prolongées ; tout ce qui est acharné au maintien du *statu quo* atroce qu'est l'exploitation capitaliste actuelle ; tout ce qui est chargé de respecter et de faire respecter, de préparer et d'amender les fameuses lois ouvrières ; toute cette engeance de châtreurs d'énergies prolétariennes tentera sous forme de Réformisme d'accaparer au profit de la tactique sagement positive, le mouvement ouvrier en France !

On prétend arracher aux révolutionnaires, aux libertaires, l'influence qu'ils ont acquise sur le mouvement syndical de ces dernières années.

Déjà toutes sortes de manœuvres louche, sournoises ont été, dans ce but, mis en jeu. La mobilisation a été faite des amis dévoués et aveugles, incapables de se rendre à l'évidence comme de s'affranchir des dogmes syndicaux ou positivistes et de déserter une cause mauvaise. On compte sur eux, comme ils comptent sur la reconnaissance du Pontife qu'ils ont la charge de soutenir et de sauver !

Mais la situation syndicale est donc si mauvaise, qu'un tel acharnement soit mis à évincer du syndicalisme agissant, tout ce qui est révolutionnaire, tout ce qui est libertaire ? Leur action fut donc bien néfaste ?

Il paraît, d'après les apôtres bien désintéressés de la paix sociale, que la situation est intenable pour eux et qu'il faut en finir... Pensez donc !

Actuellement, aucun gouvernement n'a de sécurité avec cette agitation syndicale révolutionnaire ; les grèves peuvent à tout instant devenir tragiques !

Achellement, le patronat ne dort plus tranquille ! N'est-il pas contraint, perdant la tête, de faire lui-même la besogne d'assassin, comme si les esclaves encerclés que le gouvernement prodigue toujours dans toutes les grèves, n'étaient pas suffisants à cette noble tâche ?

D'autre part, Lanier et Biétry en qui la gent patronale avaient mis tant d'espoir, sont des farceurs qui ne gagnent même pas leur argent. Leurs troupes sont si grotesques

que minimes que le *pétit jaune*, agité comme un spectre par les copains de Millrand, n'est plus qu'une vaste blague. Lanier et Biétry, sont deux compères joyeux, qui mangent consciencieusement l'argent qu'a pu coûter leur conscience et qui se moquent du reste ! Ils sont moins dangereux pour la classe ouvrière que ceux qui, plus sérieux, font à peu près la même besogne et servent merveilleusement le Gouvernement et le Patronat, le Capital et l'Autorité.

En son temps, le fameux Barberet tenta une diversion à la poussée révolutionnaire venue d'en bas, des travailleurs. Il sut agir avant la guerre, il sut surtout agir après. Mais la Commune n'avait pas fait disparaître tout ce qu'il y avait de révolutionnaire en France, parmi la classe ouvrière. Et Barberet échoua.

Il y a bien maintenant, le coopérativisme qui eut pu devenir un derivatif à l'action révolutionnaire des syndicats, mais les coopérateurs (consommation ou production) se sont montrés pour la plupart tellement dégouttants, qu'ils ont ouvert les yeux aux naïfs qui voyaient là un acheminement vers une société meilleure et qui, aujourd'hui, à jamais dégotés, pensent que rien ne peut être bon dans un milieu pourri !

Que reste-t-il ? La mutualité et la confiance dans le système parlementaire, dans les réformes !

Certains syndicats, qui font l'admiration des patrons et des gouvernements parce qu'ils les rassurent, ne voient pas seulement dans la mutualité un moyen, mais un but ! Certains syndiqués, suivreurs incorrigibles, ce qu'enfouissent avérés, ne pensent que ce que pense le maître, se reposent de toute action sur l'action de l'homme en lequel ils ont mis la confiance la plus absurde, exempte de toute suspicion, de tout contrôle.

Voilà quel est la force de réaction qui va se rencontrer à Bourges avec la force de révolution.

Oh ! qu'on ne croie pas qu'il y aura dans l'ancien royaume de Charles VII, une lutte mémorable d'idées rétrogrades et d'idées avancées !

Non, non, la propagande est faite, elle se fait encore : les jesuites du positivisme se feront soutenir par leurs fidèles inconséquents mobilisés pour cela, et ils défendront énergiquement avec la meilleure mauvaise foi, la tactique de paix sociale.

En attendant, ils salissent ceux qui, partout et en toute occasion, quelles qu'en soient les conséquences, ont préconisé la force, l'action directe, l'éducation révolutionnaire pour abattre le patronat avec le salariat et supprimer ainsi toutes les initiatiques qui en découlent.

Cependant nous restons bien tranquilles sur l'issue du combat, car, d'une façon ou d'une autre, nous resterons vainqueurs : si le but visé par nos adversaires est atteint, la plupart des militants révolutionnaires qui absorbent une fonction syndicale seront rendus à l'indépendance plus grande ; si le but est manqué et que demeure le *statu quo* nous resterons mieux affermis aux fonctions de propagande utile à continuer de plus belle dans les milieux ouvriers.

Si le but est atteint et que nos braves réformistes nous succèdent, il faudra que devant les événements, ils prennent une attitude. A Cluses, à Hennebont, à Lorient, dans le Nord, dans la Seine-Inférieure, partout enfin où pourront encore éclater des conflits sérieux entre le capital et le travail, nous verrons avec joie nos partisans de paix sociale s'en aller faire dans ces milieux et dans de telles circonstances, leur apostolat. Voilà où nous les attendons !

Quant à nous, nous serons alors mieux à même de démontrer que les caisses de chômage n'atténuent pas le nombre des chômeurs ; que les caisses de maladie ne suppriment point les malades ! Nous aurons tout loisir pour démontrer qu'en attendant les lois réductrices d'heures de travail, les lois assainissantes d'ateliers malsains, les lois élevant les salaires, les lois donnant bien-être et liberté, en attendant tout cela, dis-je, la production des travailleurs aura encore repu bien des bourgeois et la misère enterré bien des malheureux !

Une fois de plus, la solution n'est pas dans les réformes, lesquelles, cependant, sont obtenues par l'action révolutionnaire, mais elle est dans la Révolution sociale par la Grève générale, active, audacieuse, faite par des individus qui, ayant conscience de leur malheur, ont conçu le moyen à y apporter !

A tout prendre, le Congrès de Bourges sera intéressant.

Georges Yvetot

### SOLIDARITÉ

Nous avons reçu une lettre d'une mère dont la situation mérite l'attention de tous les camarades.

Voici : Jeanne Collignon vivait depuis longtemps en parfait accord avec le compagnon de son choix. Ils s'étaient aimés et, sans permission du maire et du curé, avaient unis leurs existences de travailleurs laborieux. Un enfant, aujourd'hui âgé de huit ans, est né de cette union. La mort imbécile est venue démolir le fragile bonheur des pauvres en fauchant le compagnon. La douleur de la mère et de l'enfant fut grande ! Mais la mort, ce n'était pas assez. La famille du disparu, LA HIDEUSE FAMILLE LEGALE, vint au nom de la loi s'emparer de tout ce qui constituait l'avenir du pauvre ménage, y compris le linge et la machine à coudre, ne laissant à la mère et à l'enfant que leurs yeux pour pleurer ! De sorte que, de par la loi, voilà deux êtres, une femme et un enfant mis à la rue.

Tout commentaire, nous semble-t-il, serait superflu.

Momentanément, ces deux victimes de la légèrité ont trouvé un abri chez un camarade qui, lui-même chargé de famille, ne pourra longtemps supporter cette nouvelle charge.

A ceux qui peuvent, de faire de leur mieux.

Voici l'adresse provisoire : Jeanne Collignon, chez M. Laurent Jaïde, route de la Révolte, 106, Saint-Denis (Seine).

### L'HYGIENE DU CERVEAU

#### JEOGRAFIE

La géographie, la description de la terre, paraît devoir être une des sciences exactes qui échappent par cette qualité à tout travestissement pédagogique. Il n'en est rien ; l'étude en est trouquée, défigurée, surchargée.

Come parle première, introduction plus-tôt, quelques mots de la géologie, jénante pour l'enseignement clérical, celle science qui montre la formation de l'écorce terrestre en des siècles de siècles, et qui détruit ainsi les légendes diverses de la genèse, reste encore à l'abc dans l'école laïque. Il est mieux de savoir quels empires se sont succédés sur la terre que de connaître la formation des mondes. Quel que soit l'école laïque ou religieuse, la baguète magique du dénomé Dieu est toujours de bon effet.

Ensuite vient l'étude de la partie physique, à grands traits, bien grands traits. Ce qui fait la richesse des pays, les monts, les fleuves qui naissent, les plaines et les lacs sont pris à un point absolument dénué d'intérêt : la hauteur ou la longueur des uns, la surface des autres ; le Danube, 2.800 km., le mont Blanc, 4.310 mètres d'altitude. Et l'on ne verra pas toutes les forces applicables à l'industrie qu'on peut tirer de l'un et de l'autre. Fleuves et monts valent par les capitales qu'ils portent ou qu'ils protègent ou les divisions politiques qu'ils séparent : les Alpes, frontières entre la France et l'Italie, le Rhin entre la France et l'Allemagne, etc.

Mais la pédagogie ridicuile reprend ses droits rapidement et l'enseignement mécanique commence : la France politique avec ses départements, chefs-lieux et sous-préfectures, les anciennes provinces, leurs capitales et les départements qu'elles ont formé. La France religieuse avec ses évêchés et archevêchés. La France militaire avec ses corps d'armée. La France judiciaire avec ses cours d'assises, ses cours d'appel.

Quel amas de noms qu'il faut savoir par cœur ! Côtes-du-Nord : chef-lieu Saint-Brieuc ; sous-préfectures : Dinan, Guingamp, Lannion, Loudeac, département formé par la Bretagne, 10e région militaire, évêché au chef-lieu ; et le nombre des cantons, des communes, des habitants. Ceci 86 fois.

Plein de noms associés ensemble sans raison ni raison, que des répétitions multiples peuvent seules assurer en son cerveau, l'enfant n'a plus place pour concevoir les types, les produits, la faune et la flore d'une région. Il coupe la

Si tous les hommes étaient conscients, ils s'organiseraient raisonnablement et pour cela il leur faudrait faire des *sylogismes corrects*. Comme les hommes ne sont pas tous conscients, il s'agit, pour les conscients, de lutter contre les inconscients en essayant d'en rendre, le plus grand nombre possible, conscients. Les conscients ne peuvent déterminer les mouvements à faire à cet effet, que par des *sylogismes corrects*.

Au surplus, vous nous dites que l'anarchie n'est pas un absolu inaccessible (à la bonne heure !) ; que ceux qui sont dans des tours d'ivoire doivent en sortir (à la bonne heure !) ; qu'il faut agir (à la bonne heure !). J'ajouterais : Dans toutes les occasions, même les plus critiques, il ne suffit pas d'agir, il faut agir avec discernement (*c'est-à-dire à la suite de sylogismes corrects*). Nous ne voulons pas nous faire casser la tête comme des fous, mais être *les plus forts*. Enfin, en attendant le mouvement général inévitable du bouleversement qu'il convient de hâter par tous les moyens possibles, la seule forme d'action logique est d'aller *partout* dire et écrire ce que nous pensons et agir en conformité de nos idées. C'est ce que vous faites, Malato, et c'est pourquoi nous vous sommes amis.

P.-J.

## AU PAYS DES MOINES

On nous communique d'Espagne l'appel suivant :

*A tous ceux qui s'intéressent aux victimes de la barbarie espagnole.*

Camarades,

Lorsque, après Montjuich et la Mano Negra, vous apprîtes les nouvelles tortures souffrées par les paysans d'Alcalá del Valle, ce fut, chez vous, un cri d'indignation générale, puis, voyant d'autres de vos camarades espagnols tomber sous les coups de la pogne et du sabre alliés au goupiillon, devant l'immenue clameur qui s'éleva de partout, vous résolument de lutter contre cette Renaissance de la Barbarie, et alors commença cette lutte terrible et qui dure encore.

Aujourd'hui se sentant perdu, le représentant suprême de cette infâme tricherie, l'abject Maura, puisqu'il faut dire son nom tente un dernier effort, un dernier subterfuge. Effrayé du courant d'opinion qui s'observe en tous les pays contre ce monstrueux gouvernement et craignant pour le roi Alphonse, lors de son voyage en France, une de ces réceptions, comme seuls, les peuples indignés en réservent parfois au tyran qu'ils haïssent, Arbres Maura va brûler ses dernières cartouches et prétend qu'il n'y eut pas de trahisseuses tortures lors du procès d'Alcalá del Valle. Pour mener à bonne fin son infame projet, il a fait relâcher quelques pauvres diables (soigneusement choisis) qui avaient été compris dans le trop fameux procès andalou, et va maintenant lenter de leur arracher par la peur, et probablement par la force, quelqu'acte signé déclarant qu'il n'y eut pas de tortures commises.

Comme on a eu le soin de ne relâcher aucun de ceux qui possèdent sur le corps des traces indélébiles des tourments qu'ils endurent, et que les individus excarcérés sont peu au courant des sortes de choses, il est probable que Maura arrivera au but qu'il se propose. Il est également à peu près certain que dès qu'il aura en sa possession un tel document, le gouvernement français lui donnera la plus grande publicité possible, afin de provoquer, à Paris principalement, un revirement d'opinion, ou, tout au moins, une désorientation qui permettrait de réaliser le voyage projeté.

C'est dans le but de neutraliser la sinistre bégue des Torquemada espagnols que nous vous jettions le cri d'alarme, afin, camarades, que vous soyez pas pris à l'improvisation par les fausses nouvelles qui, très certainement, circuleront, dans le but de désintéresser les corporations ouvrières, non seulement de la cause des victimes d'Alcalá del Valle, mais encore de celle de tous les nombreux détenus pour questions sociales, qui jonchent les prisons et les bagnes d'Espagne...

Alerté ! donc, et souvenez-vous, camarades, que de notre mollesse ou de notre persévérence en ce dernier combat résultera pour nous la plus brillante victoire ou la plus terrible défaite. La question de la libération des ouvriers victimes de la bourgeoisie espagnole est, pour le prolétariat espagnol une question de vie ou de mort, et ce pourquoi elle doit intéresser tous les hommes de cœur, toutes les corporations ouvrières, tous les travailleurs du monde entier.

Pour les débâcles pour questions sociales de la prison de Barcelone.

MAURICE BERNARDON, JOSÉ NIN, IGNACIO MAZ, D. RAGÓN, JESÚS NAVARRO, IGNACIO CLAVÍA, FRANCISCO SOLER

Barcelone, le 25 juillet 1904.

N. B. — Les « presos políticos » sont en cette prison au nombre de douze.

Ce cri de détresse de nos amis d'Espagne n'aura sans doute pas été jeté en vain, au moment où le morveux Alphonse se prépare à venir en France. — G. Y.

## FÉMINISME

Châtelain, 22 août 1904.

L'étude sur la prostitution de M. Duchmann nous paraît rempli d'erreurs et de contradictions ; et d'abord, selon lui, c'est une institution nécessaire ! Cette ignominie, cette dégradation de la femme, qui, sous prétexte que le jeune homme doit jeter sa gourme, l'initie en réalité à ce qu'il y a au monde de plus vil : l'exercice sexuel sans amour !

Pour nous la prostitution est le résultat de l'abandon où se trouve la femme ; de la misère où la réduit l'impossibilité de gagner sa vie par suite de l'incurie des sociétés et de l'égoïsme des hommes qui ont accaparé tous les emplois, métiers et travaux lucratifs. Il résulte de cette éducation déplorable que le plus beau sentiment de la nature se trouve vicie. Quant à la dépravation de l'homme, il est de toute évidence que si elle n'existe pas, ce foyer d'infection serait condamné à mourir faute de combustible. On dit aussi que la guerre est un mal nécessaire ; pour faire la fortune des ambitieux, peut-être. De même la prostitution ne sert qu'à faire passer aux hommes une joyeuse jeunesse.

Plus loin M. Duchmann nous apprend que l'homme possède des idées, un sens moral mais qu'il a également des organes, de la chair, des muscles, etc... Voilà une découverte ! Mais ce n'est pas cela du tout qu'on leur reproche, de manquer d'or-

ganes et de matérialisme, mais bien plutôt de se faire un Dieu de leur sexe et d'étouffer dans leur cœur les sentiments nobles, la poésie que l'amour seul fait éclore.

Une autre opinion, encore erronée, que nous avons déjà vue dans le *Libertaire* est celle que la femme mariée se vend ! Voilà qui est plaisant, par exemple : la femme achète un mari et c'est elle qui est vendue ! Mais c'est le contraire. Un gros bourgeois des fils qui lui ont coûté bien cher à éléver ; le moment arrive de les caser ; il voudrait pour l'un une étude d'avoué, pour l'autre une exploitation industrielle ; mais il faut des fonds ; c'est bien simple, il faut savoir que ses fils sont à marier pour 200 mille, 300 mille... la jeune fille apporte sa dot... alors c'est elle qui est vendue ? Les employés, eux aussi, ne se marient guère sans demander une dot. Nombre d'ouvriers également recherchent une ouvrière gagnant de bonnes journées. C'est dans les pays orientaux que les hommes achètent leurs femmes. La jeune fille se paie comptant au père de famille. Nous pensons donc que s'il - à prostitution dans notre mariage légal, ce ne peut être pour la femme.

Une chose étrange encore, c'est de nommer prostituée une femme aimée par un homme riche ? En quoi y a-t-il plus de déshonneur d'être l'amie d'un homme fortuné que d'un homme pauvre ? Dès qu'il y a amour, il ne saurait être question de prostitution.

On convient que la situation de la femme dans le mariage est fort pénible, « esclave soumise aux influences économiques, durablement asservie, elle n'ose pas envisager sa libération, le sentiment des convenances sociales l'arrête ; on lui reproche de n'avoir pas lancé le cri d'indignation et de révolte qu'on aurait pu attendre, elle accepte de se conformer à sa triste position, sans souffrir mot des douloureuses grimaces que la morale l'oblige à faire », etc...

Mais de toutes parts je vois les femmes exhalar leurs plaintes : tantôt par la plume ce sont des flots d'amertume, de rancœur, qu'elles déversent sur le papier, prenant à témoignage tous les êtres pensants de leurs souffrances et de l'injustice des lois. Tantôt par la parole certaines jettent le cri de guerre, exposent leurs griefs avec un courage très louable, plusieurs ont été plus loin en se mettant au-dessus des préjugés et de la routine, pour détruire les lâches qui ne craignent pas de salir, calomnier et abaisser encore celles qui sont opprimées, dépourvues, les éternelles victimes de la force brute.

Mais il faut noter qu'à peine ouvrent-elles la bouche sur ces sujets intéressants, qu'un murmure s'élève en chœur : vous avez la haine de l'homme, vous prêchez la lutte des sexes, vous êtes anti-hommes.

Pour ce que nous pensons du dernier argument de M. Duchmann, sur l'infériorité de la femme, qui est causée par la *moralité* ! qu'il compare à une camisole de force, notre surprise est si grande, que c'est à désespérer de s'entendre...

Ce qui enserre la femme de toute part, ici, ailleurs et partout, c'est cette abomination inventée (de source masculine) qui a été établie sur la terre une loi monstrueuse.

pour interdire aux femmes d'aimer sans autorisation !... Crime pour l'amour ! Déshonneur pour la maternité !... nous sommes seules dans l'immense armée des êtres vivants, condamnées à cette abomination inique, qui semble braver les lois de la nature.

Déplacez le point d'honneur de la femme, a dit George Sand, et vous changerez la face du monde.

Cleyre YVELIN.

## LEUR MENTALITÉ !

« On ne frappe pas les hommes dans cette troupe insoumise, mais chaque sous-officier est armé d'un revolver et a le droit de tirer sur ceux qui se montrent récalcitrants. Il arrive aussi qu'on remplace la salle de police par un silo ou par l'exposition au soleil.

De ces sévrités il ne faut pas trop parler, parce que certains hommes sont indomptables, et qu'on ne sait trop ce qu'on ferait soi-même si l'on avait à les conduire. »

Monsieur qui écrit ces lignes les consacre à l'appréciation des moyens coercitifs en usage dans notre noble armée. Il publie ses petites infamies dans le *Gaulois* d'Arthur et ne les caractérise que d'un pseudonyme. Ainsi donc, voilà ce que pensent les gens de la bonne société : des pouliches, de la crapaudine, du silo et de l'obligation de servir de femelles aux chauches et enfin de l'assassinat éventuel.

Ce sont des *séverités dont il ne faut pas trop parler*. Ce mot et cette phrase me charment, m'enchantent. Trouvez-vous pas que « séverités » a quelque chose de joli, d'élegant, comme il convient d'aillers à la maison de la rue Drouot ? Il nous semble ouïr la supérieure du bagne grégorien de Tours affirmant devant les châtaigniers que les croix-de-langue sur les cabinets, le lapage des excréments et les douches glacées aux époques menstruelles n'étaient que de légères corrections absolument nécessaires pour former les enfants !

Aussi bien la mentalité des deux sortes de bourgeois — et du voyou bien pensant scribe d'Arthur — est exactement la même :

« Il ne faut pas trop parler de ces séverités parce que certaines natures sont indomptables et qu'on ne sait trop ce qu'on ferait soi-même si l'on avait à les conduire. »

Outre que *chez certains individus*, dénaturés par le port d'une livrée sacerdotale ou militaire, l'instinct de cruauté, sadiquement, se développe jusqu'à la monstruosité, tous les inconscients irréfléchis ou toutes les canailles avisées qui veulent à toute force un *gouvernement* et des *chefs* arrivent à cette conclusion que, à tout prix un homme doit être dompté, doit être conduit, doit obéir. Cette hypothèse primordiale sur quoi nos adversaires basent toutes leurs doctrines et toutes leurs théories conduit jusqu'au crime, peu leur importe. Il faut pour la satisfaction de ces cas-trats que tous les individus soient châtrés à leur tour et que nulle plainte humaine n'ait le droit de pousser à sa guise, sous le grand soleil libre. D'après ces gens, les hommes ont besoin d'être conduits et, dut-on pour cela les torturer, les frapper, les mutiler, les assassiner, il faut que des chefs arrivent à ce but. Obéis ou crève, voilà le mot d'ordre social auquel obéissent tous ces pieds-plats. Nul idéal, si j'ose ainsi dire, ne peut

être plus vil, plus bas. Penser ainsi est un signe manifeste de dégénérescence.

Or, si l'on songe que cette morale est celle de tous ceux qui sont nos maîtres actuels, comment nous étonner de nos misères et de nos tares, et comment ne point rester stupéfaits de ce que la foule généreuse des hommes libres n'ait pas depuis longtemps traîné aux génoyas la race infâme qui les tient sous le joug ?

Eugène LEVY-LAIS.

## ERRATUM

Dans l'article *Facheuse Evolution* inséré dans le dernier numéro, sous la signature de notre collaborateur *Vulgaris*, s'est glissé une coquille qui change le sens de la pensée de l'auteur. Au 6<sup>e</sup> alinéa, première colonne, lire, au lieu de : « Il n'y a donc pas de sociabilité instructive », il y a donc pas de sociabilité instinctive.

## CHRONIQUE HOLLANDAISE

Le Congrès socialiste d'Amsterdam.

Les traitres.

Au mois de mars 1903 on vit devant toutes les boutiques d'Amsterdam une image représentant « l'homme à deux têtes ». D'un côté il y avait dessiné les membres du parlement à qui la tête gauche disait qu'on ne devrait pas se faire peur, car il n'y aura pas de grève. De l'autre côté on voyait les ouvriers à qui la tête droite criait : « Allons, mes amis ! faisons la grève ! Luttons ! »

Ces hommes à deux têtes étaient... Froelstra, député socialiste, chef du parti social-démocrate en Hollande, un de ceux qui avec Vliegen et Oudegeest ont trahi la grève générale en Hollande (avril 1903).

Le rôle de l'homme à deux têtes : il a continué de le jouer jusqu'ici.

Dans son journal *Het Volk* (Le Peuple) du 7 juin 1903, il déclare avoir été entraîné par les anarchistes, qu'il n'a pas pu dominer les choses parce que les ouvriers comme masse lui étaient hostiles ainsi qu'à son parti.

Et, à l'ouverture du Congrès, il s'en vante, le parti socialiste a regagné les ouvriers hollandais pour l'Internationale.

Dans un discours à Amsterdam, le 14 mai 1903, au bâtiment Bellevue, je l'ai entendu déclarer que le 31 janvier (première grève générale) « la bourgeoisie entendit sonner pour elle la cloche funèbre » — et... au Congrès, il vient de parler de la funeste grève des chemins de fer, tout en disant qu'il était de la bourgeoisie. Funeste ? Mais, mon cher Froelstra, pourquoi cela ?

Pourtant pas pour le prolétariat ni pour les anarchistes ! Mais... pour les chefs socialistes ! Ces messieurs-là voyaient qu'ils allaient perdre leur influence. Que faire ? Ils s'étaient toujours moqués de la grève générale. Tout à coup l'homme à deux têtes criait : « Vive la grève générale ! » et toute la troupe hurlait avec lui. Et, tout à coup, on vit les socialistes « dans une fraternité qui émut tous les coeurs », collaborant avec les anarchistes. La grève éclata. Et, comme un jeune lion qui se révolte tout à coup contre son dompteur, le prolétariat s'était jeté sur la bourgeoisie. Mais il ne vit pas les traîtres qui se gissaient doucement derrière lui pour lui jeter un lasso autour du cou. Ces traîtres c'étaient vous Froelstra, Oudegeest, Vliegen ! Celui qui, au moment où la lutte était la plus acharnée, se relâche, pour attaquer, d'accord avec l'ennemi, ceux de qui il se disait l'ami !

Pourtant pas pour les ouvriers ! Mais... pour les chefs socialistes !

Ce que je vous accuse ! Vous vous rappelliez que notre ami Van Zutphen se dressait sur ses pattes ! Des grandes affiches dans toute la ville d'Amsterdam annonçaient qu'il allait démasquer les accusateurs ! Je dois dire qu'il a une drôle de manière de se prendre ! Il racontait au peuple que Domela était un « diable à cheveux gris » — (vous auriez dû faire alors le signe de la croix : ca le chasse, vous savez) — qu'un autre avait fait couper sa moustache — (peut-être par propreté !) — et que moi, j'avais dans cette réunion nocturne les yeux ternes et l'air fatigué. — Je le crois bien, je n'avais pas dormi depuis six jours !

Je le répète, c'est une drôle de manière de se défendre ! Vous-même, vous disiez, en mai 1903, que vous vous croyiez trop dignes pour vous défendre ! Mais, mon cher ! taisez-vous donc et ne criez pas à chaque instant. Au Congrès encore vous dites que ça est prouvé (?) que les socialistes n'étaient pas coupables et avec l'insolence du meurtrier, dont les mains coulent encore du sang, et qui dit : « Je suis innocent ! » Vous répétez : « Le parti socialiste est fier d'avoir fait tout son devoir. »

C'est curieux ça, je n'ai jamais su avant cela que la trahison était un devoir socialiste.

Mais pourquoi criez-vous donc : « Oh ! cette funeste grève ! » Et voilà que Jaurès se met à pleurnicher avec vous sur la grève générale « qui a si cruellement divisé les camarades ». Mais mon cher Jaurès, ne pleurez donc pas. Consolez-vous ! Les camarades anarchistes sont très contents de cette division ! Et si on demande aux ouvriers ce qu'ils ont appris de cette grève, une des premières choses qu'ils disent est : « De ne plus jamais collaborer avec les socialistes ! » Oui, il est vrai, il y a pourtant une chose que les coups de revolver que vos victimes avaient destinées aux traîtres n'ont pas été tirés !

J'espère maintenant vous avoir consolé un peu tous les deux sur cette... funeste aventure anarchiste. »

SFINKX.

## UNE VILLE EN LIÈSSE

Riom, sous-préfecture du Puy-de-Dôme, est une ville curieusement bâtie au pied des monts d'Auvergne ; des sources claires et froides la séparent des dernières ramifications de la chaîne des Dômes et c'est entre quelques kilomètres de verdure ravissantes que s'étale galement ce petit coin provincial et bien provincial.

Comme presque toutes les villes d'Auvergne, Riom présente un caractère bien particulier, ses toits rouges couvrent des murs de lave et permettent au voyageur de contempler sans trop de tristesse le sombre de chacune des maisons d'un style capricieux, irrégulier et bien individuel.

Cette ancienne capitale de la vieille Auvergne — Clermont est devenue la nouvelle — a conservé en ses murs le caractère aristocratique de toute la région et paraît l'avoir accapré par les manières des indigènes.

Le dernier des paysans de la ville et des environs cause plus correctement le français que la plupart des bons Parisiens de la grande capitale.

Cependant un point choque désagréablement en cette petite ville ; à Riom — comme à Versailles — les soldats, les curés et les magistrats dominent, ces soutiens de

la vieille autorité se sentent les coudes. Aussi, notre bonne République, probablement pour mieux rehausser les traditionnelles fêtes de l'Assomption — jour bien républicain que le 15 août — à cette année dépeçé à Riom afin de bien républicaniser les braves Auvergnats probablement restés impérialistes, le ministre de la justice, un M. Vallé, garde des « sots ».

Aussi en la circonstance un programme chargé devait rendre brillantes les fêtes des 14 et 15 août. Les 10.000 habitants peuplant cette sous-préfecture voya

